HAL
open science

Quand la haine fait son genre

Claudine Moïse, Laurence Rosier, Martine Pons

To cite this version:

Claudine Moïse, Laurence Rosier, Martine Pons. Quand la haine fait son genre. Nolwenn Lorenzi Bailly et Claudine Moïse. La haine en discours, Le Bord de l'eau, pp.73-100, 2021. hal-03184258

HAL Id: hal-03184258

https://hal.science/hal-03184258

Submitted on 29 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Quand la haine fait son genre

Claudine Moïse, Martine Pons et Laurence Rosier

Le *genre* n'est pas donné mais se construit socialement ; il permet aux êtres humains, selon des contextes politiques et culturels particuliers, de penser et d'organiser leurs activités sociales et donc leurs identités masculine, féminine ou autres. On dénonce[1] aujourd'hui une forme de naturalisme donnée des sexes, quand le genre est à considérer comme une construction sociale et quand la distinction même entre féminin et masculin est dépassée pour intégrer d'autres pratiques sociales genrées et sexuelles : LGBTQI+. Toutefois, des discours haineux liés au genre sont bien trop souvent entendus. On sait que des propos virulents circulent sur les femmes, les gays et lesbiennes, les transgenres dans la vie ordinaire et sur internet. Deux objets qui, *a priori*, ne sauraient susciter de haine, les mathématiques et l'écriture inclusive, vont permettre d'en révéler les caractéristiques idéologiques, sociologiques et discursives liées au genre.

Les haines sexistes et homophobes ordinaires

Le contrôle du corps des femmes

Si les discours de haine passent par la destruction souhaitée ou réelle du corps de l'autre, on ne peut comprendre les discours sexistes, de haine contre les femmes, sans revenir à la domination qui s'exprime par le contrôle du corps des femmes dans le système patriarcal, même si les luttes féministes des années 1970 jusqu'au mouvement *MeToo* permettent une émancipation certaine.

Les femmes qui perdent leur sang tous les mois[2] - et le sang c'est la vie, le mouvement, la chaleur - sont considérés, depuis Aristote, comme plus froides que les hommes, moins à même d'être dans la vie et l'action. De la même manière, pour faire de l'homme l'acteur de la procréation et pour dénier aux femmes leur force supérieure, elles qui sont capables d'engendrer les deux sexes, il a été nécessaire de concevoir le corps des femmes comme un réceptacle, un matériau pour le sperme de l'homme. Les femmes ont été donc sous contrôle des hommes, matière première et monnaie d'échange, pour maitriser les naissances et les filiations[3]. Cette supériorité instituée comme naturelle a distillé une hiérarchie entre les sexes actualisée dans bien des stéréotypes (douceur et retenue féminine, affirmation de soi et force masculines…). Les stéréotypes de genre façonnent nos cadres de lectures, nos jugements, mais aussi nos attentes relatives aux individus en fonction de leur sexe au point d'orienter nos interactions avec eux. Outre qu'ils essentialisent les personnes en les réduisant à leur appartenance sexuée, ils instaurent une hiérarchie entre les hommes et les femmes au profit des premiers, hiérarchie qui peut être revendiquée violemment quand elle est menacée. Ainsi pouvoir contrôler le corps des femmes, les brûler quand elles déviaient des normes procréatives attendues[4], a été pendant longtemps une manière d'assoir le pouvoir masculin.

---

[1] Butler, J, [1990], 2006, *Trouble dans le genre,* Paris, La Découverte.

[2] Dans ce cadre, il suffit de citer les nombreuses réactions d'indignation qui ont fait suite à la diffusion de la publicité Narta en France en octobre 2019 et pour laquelle nombre de personnes se sont dit choquées via les réseaux sociaux. La publicité montre une serviette hygiénique tachée de sang et célèbre le sexe féminin avec des objets évoquant une vulve.

[3] Héritier, F, 2005, *Hommes, femmes, la construction de la différence,* Paris, Le Pommier.
Gazalé, O, 2017, *Le mythe de la virilité,* Paris, Robert Laffont.

[4] Chollet, M, 2018, *Sorcières, la puissance invaincue des femmes,* Paris, La découverte.

Face à l'émancipation féminine, attaquer le corps des femmes, plus qu'une manière d'affirmer un certain pouvoir masculin, renvoie à la peur profonde de leur liberté et de leur autonomie, dans un fantasme de la castration du masculin. Empêcher le port des jupes jugées trop courtes, juger d'un port du voile, renvoyer le viol à la provocation des femmes, dénigrer les femmes de 50 ans pour leur physique fait partie des attaques récurrentes qui circulent dans notre société et relèvent d'enjeux biopolitiques[5]. On se souvient de la polémique suscitée par l'écrivain Yann Moix en janvier 2019 lorsqu'il avait déclaré dans le journal de *Marie Claire*, avec un mépris pour les femmes, activé par un « ça » de l'inanimé et du neutre : « Aimer une femme de 50 ans ? Ça, ce n'est pas possible. Je trouve **ça** trop vieux. […] Elles sont invisibles. Je préfère le corps des femmes jeunes, c'est tout. Point. Je ne vais pas vous mentir. Un corps de femme de 25 ans, c'est extraordinaire. Le corps de femme de 50 ans n'est pas extraordinaire du tout ». Face à la riposte de femmes de 50 ans, il avait prétexté son « goût » et affirmé en être victime, sans jamais penser qu'il pouvait aussi être pris dans des représentations sociales de ce qui serait justement le « bon goût » et l'image d'une femme désirable. Ainsi, une femme « vieille » sort des rôles assignées, montrables et désirables au regard des hommes. « Le vieux » ou « La vieille … *conne, rombière, salope,* » est une insulte classique qui renvoie à la fois à la persistance (le vieux con ou la vieille conne l'est depuis longtemps) et à l'âge de celui ou celle qu'on invective. À partir d'un certain moment, la femme se trouve (en plus d'autres choses) agressée dans son être physique, psychique et social au regard justement de son âge. Brigitte Macron en a fait les frais, essentialisée comme la « première vieille dame de France », la « first granny », « un monument historique », à promener avec « châle et déambulateur », « momie », coupable d'aimer un homme plus jeune qu'elle. Et elle en pâtit au niveau international quand Jair Bolsonaro s'est servi de ces insultes sexistes pour attaquer Emmanuel Macron. Ce stigmate social s'inscrit encore aujourd'hui dans la lignée d'une femme dont le pouvoir est sous-jacent et la sexualité initiatrice (dès lors il conviendrait qu'elle s'efface après l'initiation comme une « vieille maîtresse » pour reprendre le titre célèbre d'un roman de Barbey d'Aurevilly au 19e siècle). Les insultes dans ce cadre oscillent entre le stigmate de l'âge et les allusions physiques et sexuelles, révélatrices des normes conservatrices en vigueur dans la société. De la mère maquerelle à la cagole, en passant par des montages photos la comparant à Zira dans la planète des singes, les insultes à Brigitte Macron ont fusé sur la toile, tout autant, et heureusement, que leurs condamnations.

Ainsi, au-delà des multiples manifestations et expressions sexistes ordinaires, publicités, attitudes masculines, discrimination au travail, et malgré en France la loi Rebsamen de 2015[6], manifestations et expressions qui construisent des rôles imposés et enfermants aux femmes et aux hommes, les propos discriminatoires peuvent basculer dans des violences extrêmes, viols et féminicides (120 recensés entre janvier et octobre 2019), ou des formes discursives haineuses face à une altérité vécue comme menaçante.

[5] Empruntée à Michel Foucault, la notion de « biopolitique » est couramment employée dans différentes disciplines des sciences sociales pour désigner l'évolution historique des politiques de santé publique sur la longue durée, et en particulier pour évoquer l'individualisation du risque dans les dispositifs de santé publique les plus récents. Elle peut s'employer similairement à d'autres, comme celle de processus de civilisation, empruntée à Norbert Elias, pour désigner les technologies employées par l'État à des fins de contrôle social, au niveau des individus comme à celui des populations. https://www.cairn.info/revue-internationale-de-politique-comparee-2011-4-page-7.htm

[6] La rédaction d'un nouvel article L .11 42 2-1 du Code du travail est désormais la suivante : « Nul ne doit subir d'agissement sexiste défini comme tout agissement lié au sexe d'une personne ayant pour objet ou pour effet de porter atteinte à sa dignité ou de créer un environnement intimidant, hostile, dégradant, humiliant ou offensant ».

La question du masculin

La masculinité sociale a longtemps été (est encore ?) associée à la virilité où dominent force physique, courage et responsabilité[7]. Cette construction culturelle a traversé les âges et, entre la caserne, le travail, le stade et le café, les récits entre hommes s'exposent à l'encontre de ceux qui ne porteraient pas les critères d'identification virils, *les femmellettes, mauviettes, pédés*, formes bien souvent féminines qui servent à insulter des hommes en leur prêtant un caractère efféminé[8]. Pourtant les sociétés ont offert de temps à autres d'autres modèles. Au 18e siècle, les hommes de la société de cour se poudraient et portaient bas et perruques, les poètes romantiques ont su s'épancher, « les nouveaux pères » savent aussi être dans le « *care* » avec leurs enfants… La différence entre les sexes, qui prend en compte le masculin *et* le féminin, occupe de nombreuses études notamment historiques et sociologiques. Elles montrent comment s'exprime la masculinité au-delà des stéréotypes attendus, de normes contradictoires et d'une prétendue « crise de la masculinité ». Si l'on peut identifier une norme masculine hégémonique[9] qui se construit en opposition à la féminité et à ses expressions imaginées (sensibilité, pleurs et affection), dans une volonté de faire face aux événements ou d'exhiber un côté guerrier de soi[10], formes de virilité intransigeante et autoritaire avec les privilèges de sa domination, le travail sur la masculinité permet de circonscrire toutes les façons d'être homme, notamment, celles non dominantes[11].
Mais dans le cadre de la masculinité hégémonique, il est alors facile pour dénigrer les hommes homosexuels de les renvoyer à la féminité (et à la maladie, forme de faiblesse du corps), soit à une trahison à leur virilité. Ainsi, le représentant de la France pour l'Eurovision 2019, Bilal Hassani âgé de 19 ans a dû porter plainte pour « provocation à la haine et à la violence et menaces homophobes », alors qu'il était la cible de propos homophobes parce qu'il portait quelques attributs censés être féminins (perruque et vêtements) et qu'il assumait son homosexualité dans les médias. Quelques messages laissés sur les réseaux sociaux, notamment sur Twitter, donnent la mesure de la haine déployée à son encontre. Les prises de parole portent les traces du discours de haine, quand il n'est pas dissimulé, attaque avec volonté de destruction de l'autre (la mort et le corps comme objet à détruire), force émotion (ici la honte) et actes de condamnation (malédiction) : « On dois tué tous les pd du monde fdp et toi le premier », (sic) « Les pd et les transexuel on les tue en islam honte à toi d'avoir bilal comme prénom » (sic) « Inchallah dieu il te donne la pire des mort pros pd Inchallah tu ne fait penetrer par un tuyau en fer qui passe par ton cul et qui ressort par tes narines sa t'apprendra à aimer les kikette grosse pute » (sic). Ces incitations au meurtre et à la torture, c'est-à-dire un désir d'anéantissement de l'autre, traduisent chez certain·es auteurs ou autrices de ces propos, dans une intersectionnalité des haines, un sentiment de trahison à la virilité, mais aussi à l'appartenance ethnique et religieuse de l'artiste dans une communauté qu'ils veulent homogène et « pure ».

---

[7] Corbin, A, Courtine, J.J et Vigarello, G, éds., 2011, *Histoire de la* virilité, 3 volumes, Paris, Seuil.

[8] Raemdonck, D, 2011, « Genre, sexualité et stéréotypes. Ou quand le masculin - l'hétéro-mâle – l'emporte », dans A. Duchêne et C. Moïse, éds., *Langage, genre et sexualité*, Montréal, Nota Bene, 173-199.

[9] Connell, R.W, 2014 [1995], *Masculinités, enjeux sociaux de l'hégémonie,* Paris, Amsterdam.

[10] Guionnet, C et Neveu, E, 2009, *Féminins / masculins. Sociologie du genre.*, 2e édition, Paris, Armand Colin.

[11] Magnuson, E, 2008, « Rejecting the American dream: Men creative live goals », *Journal of Contemporary Ethnography,* XXXVII-3, 255-290.

Des objets de tension genrés

Des sujets de société *a priori* sans enjeux majeurs, comme la question de l'écriture inclusive et l'enseignement des mathématiques, peuvent générer des propos sexistes ou malmener les identités genrées[12] ; finalement des objets qui se révèlent sexués peuvent être vecteurs de haine.

Le rapport aux mathématiques

En 2017-2018[13] nous avons mené une recherche sur la haine des mathématiques à travers 22 entretiens semi directifs enregistrés auprès de jeunes de 18 à 25 très fâchés avec la discipline (autant de filles que de garçons[14]). À l'appui de ce corpus, de plus de 300 pages de transcriptions nous avons procédé à une analyse thématique et discursive afin de comprendre pourquoi les mathématiques « font problème » et comment leurs « victimes » l'expriment selon leur sexe. Pour compléter ces données, d'autres ressources ont été collectées sur le sujet (entretiens avec des enseignant·es de mathématiques, observations de cours, analyse de films sur le thème, sondage auprès d'étudiant·es). L'enjeu de cette thématique se noue autour de la désaffection des jeunes femmes pour les sciences et plus particulièrement les mathématiques, ce qui n'est pas sans poser problème dans un contexte de pénurie de main d'œuvre sur des emplois qualifiés dans le domaine du numérique. Car si les filles obtiennent plus brillamment leur baccalauréat scientifique (avec mention) que les garçons, leur nombre décroit dans les filières scientifiques et technologiques[15]. Il en va de même pour les effectifs des lauréates du CAPES de mathématiques comme l'attestent les statistiques du Ministère de l'Éducation nationale los des dix dernières années.

L'écriture inclusive

La langue est pour les linguistes un système abstrait de signes linguistiques mais pour le.la citoyen.ne, la langue est, concrètement, pêle-mêle, un outil de communication et de socialisation un objet de réflexion et d'amour, un sujet de discussion, un moyen d'expression littéraire et l'expression de son identité. Face aux nombreuses définitions[16] de l'écriture inclusive dans les pays francophones occidentaux, on peut retenir qu'elle vise grâce à l'insertion de signes (point, point médian, tiret, parenthèses, barre oblique, capitale), à assurer une égalité dans la représentation des deux sexes. On le voit, cette thématique imbrique le langage et le social, plus précisément une question socialement vive, celle de l'égalité entre les femmes et les hommes. Mais elle en concerne également une autre, moins médiatisée (sauf

---

[12] Vu les corpus choisis, le chapitre s'inscrit davantage dans des perspectives féministes occidentales. Ce qui n'empêchent pas les autrices et auteur d'être très attentives et attentifs aux méthodologies intersectionnelles et non binaires.

[13] Voir chapitre 1, *Je suis ému·e et je te haine*

[14] Vu le contexte scolaire de cette étude, nous avons dû adopter contre notre gré une méthodologie ancrée dans une perspective binaire. Mais on peut considérer que dans certaines situations nous devons faire preuve « d'essentialisme stratégique » pour mieux dénoncer les inégalités construites à partir de la binarité du genre. Pour le concept d'essentialisme stratégique voir Spivak Chakravorty, G, 2009, *Les subalternes peuvent-elles parler ?* Paris, Éditions Amsterdam.

[15] MENESR-DEPP, 2017, Filles et garçons sur le chemin de l'égalité http://cache.media.education.gouv.fr/file/2017/23/5/depp-filles-et-garcons-2017_727235.pdf

[16] Hadda, R, 2017, Manuel d'écriture inclusive, en ligne : https://www.univ-tlse3.fr/medias/fichier/manuel-decriture_1482308453426-pdf

Apheratz, 2018, *Grammaire du français inclusif*, Châteauroux, Vents Solars.

Engel, V, 2018, https://plus.lesoir.be/135236/article/2018-01-21/metoo-et-balancetonporc-sexualite-et-point-median

dans les réactions violentes, on le verra plus avant) : les désignations de la communauté LGBTQI+ qui entendent sortir d'une vision binaire du genre et privilégier une langue neutralisant ses effets.
L'écriture inclusive désigne plusieurs phénomènes : la féminisation des noms de métiers et de fonctions (avec crispation sur les formes en *eur* qui offrent plusieurs dérivations morphologiques *-euse, -trice, -eure, -esse*), le fait d'écrire ou de prononcer la forme au masculin et au féminin (« Français, Françaises »), l'accord avec le terme le plus proche (« chères toutes et tous »), l'accord de majorité (« les hommes et les femmes présentes dans cette salle »), les innovations typographiques comme par exemple le point médian (les étudiant·es), les termes neutres (« la direction » pour « le directeur » ou « la directrice »), les mots nouveaux pour éviter une vision binaire (le pronom « yel » qui englobe les genres sans distinction ou de nouvelles terminaisons comme « autaire » pour remplacer un masculin « auteur » ou un féminin « auteure » ou « autrice »).
Les critiques ont été très nombreuses et diversifiées. Au-delà des arguments historiques, esthétiques et culturels (des usagères et des usagers mettent en avant l'esthétique de la langue pour déclarer le point médian « imprononçable », alors qu'il s'agit d'une norme écrite et qu'on prononce les deux termes à l'oral), on a vu apparaître des caricatures d'écriture inclusive par un procédé déjà utilisé pour critiquer les réformes de l'orthographe : on va dévaloriser le mot lui-même en altérant sa forme. Ainsi, pour l'écriture inclusive, nous avons trouvé des interventions outrant l'emploi du point médian, entre chaque lettre ou syllabe de mot (e·tu·di·ant·e) ou encore des féminisations absurdes et non justifiées (la père, la soleil).
La langue est donc le lieu de discours de haine et d'amour. « Les amoureux de la langue » est d'ailleurs une catégorie spontanée qui montre le rapport affectif à l'idiome. Le « fétichisme de la langue »[17], comme défense de la langue établie et dominante, est réactivé à chaque intervention socio-politique sur les questions de langue qui suscitent dans le débat public des controverses, des polémiques et des échanges extrêmement vifs, voire violents et de haine, violence amplifiée notamment par la configuration technologique et la viralité numérique. Ces objets, l'écriture inclusive et les mathématiques, sont intéressants à observer dans la mesure où ils sont révélateurs de bien de rejets haineux.

Des objets de répulsion et de haine

La haine des maths

La relation avec les mathématiques est sujet de tension et de difficultés notamment lors de leur apprentissage. Parmi les assignations sexistes le fait que les femmes aient été considérées comme n'ayant pas d'esprit scientifique ou comme moins « géniales » que les hommes[18] n'a sans doute pas contribué à les mettre à l'aise avec les mathématiques. D'autres éléments, plus proches de nous, peuvent expliquer le rapport compliqué des femmes à la matière. Des observations effectuées dans les crèches montrent que les personnels qui interagissent avec les enfants contribuent (inconsciemment) à une plus forte stimulation des garçons, notamment

[17] Bourdieu, P et Boltanski, L, 1975, « Le fétichisme de la langue », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 1, n°4, 2-32. https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1975_num_1_4_3417
[18] « Le destin de Sophie Germain mérite de figurer dans l'histoire des mathématiques […] L'objectivité scientifique contraint de reconnaitre que la contribution mathématique de Sophie Germain ne la place pas aux premiers rangs des mathématiciens : en revanche, la ténacité dont elle a fait preuve fait incontestablement d'elle une personnalité marquante de l'histoire des mathématiques » (Rittaud, B, 2008, *Idées Reçues. Les mathématiques*, Paris, Le cavalier bleu, 54-55).

pour les activités motrices, de construction et de déplacement dans l'espace[19]. Autant de jeux et d'interactions qui favorisent la manipulation, l'exploration et qui permettent d'acquérir à terme des compétences spatiales, mathématiques et analytiques. En contexte scolaire, outre les manuels qui ont encore tendance à travers leurs représentations iconographiques et textuelles à montrer davantage d'hommes occupants des postes à responsabilité que des femmes[20], les interactions entre les enseignant·es et les élèves contribuent aussi au renforcement de ces stéréotypes de genre. Ainsi des observations réalisées en classe montrent que les enseignant·es interrogent plus souvent et plus longtemps les garçons que les filles, et qu'ils répondent davantage à leurs interventions spontanées. Plus que dans d'autres matières c'est dans les cours de mathématiques qu'au regard des garçons, les filles sont les moins sollicitées et qu'elles reçoivent le moins d'encouragement pour trouver les bonnes réponses ou les développer[21] quel que soit le genre de l'enseignant·e. Interrogé·es, observé·es, analysé·es à travers leurs évaluations dans les bulletins scolaires, les enseignantes et les enseignants dans leurs conduites stéréotypées à l'égard des élèves véhiculent et confortent l'idée d'une supériorité des garçons en mathématiques, alors même que les différences de performance dans cette discipline ne sont plus significatives à tous les niveaux du système éducatif et même dans le secondaire, comme l'atteste l'enquête Pisa de 2015[22]. Ces attentes et assignations différenciées fonctionneraient comme des « prophéties auto-réalisatrices » susceptibles d'entamer le sentiment d'efficacité des filles et la confiance en elles[23], au point qu'elles sont plus nombreuses à exprimer un sentiment d'anxiété à l'égard des mathématiques.
Si l'on considère que les filles réussissent scolairement, on estime que c'est grâce à leurs capacités à se conformer aux attentes institutionnelles (et aux normes) ; pour les garçons ce seraient leurs capacités intellectuelles qui opèreraient. Ces évaluations différenciées jouent encore dans l'enseignement supérieur, jusque dans les classes préparatoires scientifiques aux grandes écoles. Elles révèlent qu'à niveau scolaire équivalent les appréciations portées sur les bulletins semestriels des filles font davantage mention de travail sérieux grâce aux efforts fournis alors que, pour les garçons, les jugements professoraux font davantage état de potentiels ou de « capacités inexplorées »[24]. Ainsi alors que les garçons auraient des ressources cachées, les filles feraient le maximum au prix d'un travail acharné ! Dispositions naturelles pour les premiers, travail laborieux pour les secondes.

L'outrage à la langue

La catégorie « outrage à la langue » est une catégorie qui relève de l'imaginaire, non du juridique, qui donne donc lieu à des polémiques qui touchent en fait aux discours et aux emplois des mots. L'hypothèse[25] est que la violence verbale à l'égard des erreurs de langue et

---

[19] Gresy, B et Georges, Ph, 2012, *Rapport sur l'égalité entre les filles et les garçons dans les modes d'accueil de la petite enfance*, Inspection Générale des Affaires Sociales (IGAS), http://www.igas.gouv.fr/spip.php?article306

[20] Tisserant, P et Wagner, A.L (dir.), 2008, *Place des stéréotypes et des discriminations dans les manuels scolaires*, Université P. Verlaine, Metz, Rapport final pour le compte de la Halde.

[21] Duru-Bellat, M, 2005, *L'école des filles : quelle formation pour quels rôles sociaux ?* Paris, L'Harmattan.

[22] MENESR-DEPP, 2017, *Filles et garçons sur le chemin de l'égalité* http://cache.media.education.gouv.fr/file/2017/23/5/depp-filles-et-garcons-2017_727235.pdf

[23] Marry, C, 2003, *Les paradoxes de la mixité filles-garçons à l'école, Perspectives internationales*, Rapport pour le PIREF et Conférence du 16 octobre 2003 au Ministère de l'Education Nationale (Paris), http://back.ac-rennes.fr/orient/egalchanc/rapmixite22103.pdf

[24] Blanchard, M, Orange, S, et Pierrel, A, 2016, *Filles + sciences = une équation insoluble ?*, Enquête sur les classes préparatoires scientifiques, Crepremat, éditions rue d'Ulm, 42.

[25] Meunier, D et Rosier L, 2012, « La langue qui fâche : quand la norme qui lâche suscite l'insulte », *Argumentation et Analyse du discours*, [En ligne], http://journals.openedition.org/aad/1285

de grammaire s'appuie sur ce qui est ressenti comme une agression préalable : les gens se sentent agressés parce que les règles de la langue ont été intériorisées et qu'elles semblent donc devoir être (et rester) immuables. Ceux et celles qui se présentent comme les garant·es de la norme se sentiraient victimes d'une violence causée par les erreurs des locuteur·trices et ressenties comme autant de coups portés à la langue. Dès lors, ils·elles se permettraient une agression verbale contre la langue qui pourrait paraître disproportionnée si elle ne révélait les enjeux de pouvoir et de domination inscrits au cœur de la langue[26]. La violence symbolique que représenterait la faute d'orthographe (et le terme lui-même de *faute* reproduit un sens moral, on le sait) provoque chez les défenseur·euses de la norme une réaction fondée sur un vocabulaire extrêmement violent et hyperbolique.
Les discours violents sur celles et ceux qui contreviennent aux normes de la langue rejoignent les points de la cristallisation puristes et sont ancrées historiquement : par exemple au 16e siècle, c'est l'abus de mots, les mots nouveaux et les mots empruntés à d'autres langues, notamment à l'italien, qui commencent à être stigmatisés, alors que le poète Ronsard veut enrichir le Français en y introduisant des mots neufs. On retrouve cette attitude à l'égard des mots étrangers et spécialement des anglicismes dans le discours puriste contemporain. Les rejets s'expriment à travers des dénominations négatives et reprennent les métaphores de la maladie (« ces nuisances qui infectent notre vocabulaire », les expressions anglaises qui « donnent la nausée »[27]), du discours guerrier (« je ne peux me résigner à l'affaiblissement de notre langue et accepter les attaques quotidiennes contre le français, à la manière de ces monstrueuses grandes surfaces qui tuent à petit feu commerces et métiers artisanaux de nos villes, communes et villages »[28]), l'appel à la mort (« les anglicismes c'est le fléau de notre pays. À mort cette langue anglaise sans charisme, à mort les beaufs qui abusent des anglicismes par ce qu'il trouve ça cool Et à mort ceux qui snob les gens qui parle (sic) pas couramment cette langue de merde »[29]).

La haine de l'objet mise en mots

Dans un blog sur la haine des mathématiques[30], ce rejet et cette détestation de la discipline s'expriment avec force : « je deteeesssste les math !!!!! sa me pouri la vie je les hais de toute la moindre particule de mon corp !!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!! la moindre seconde de mon existence crache sur les math et tout se ki sen approoooooche !!!!!!!!!! ». Et ailleurs « JE HAIS LES MATHSSSSSSSSSSSSSSSSSSSS ! Grrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrr :o ». La force de la haine qui accapare tout entendement dans une forme d'exclusivité intense s'exprime graphiquement par les majuscules, les allongements vocaliques, les points d'exclamation. Ce sentiment s'inscrit corporellement et envahit « toute la moindre particule de mon corps[31] ». L'objet détesté doit alors être nié dans le plus grand mépris comme le montre le recours au crachat, qui fait des mathématiques un objet personnifié.
La haine que suscite les mathématiques chez certains élèves, comme on peut l'entendre s'exprimer par plusieurs jeunes de différents pays du globe dans les premières minutes du film *Comment j'ai détesté les maths*[32] révèle une matière anxiogène[33] qui génère

---

[26] Bourdieu, P, 1982, *Ce que parler veut dire : L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.
[27] Exemples entendus et notés.
[28] https://www.huffingtonpost.fr/christophe-girard/amoureux-de-la-langue-francaise-je-ne-peux-me-resigner-a-linvasion-et-a-la-promotion-du-bluff-et-de-la-com_a_23344543/
[29] http://www.jeuxvideo.com/forums/42-51-48509854-2-0-1-0-les-anglicismes-que-vous-detestez.htm
[30] https://drole-de-maths.skyrock.com/1985929333-Je-deteste-les-maths-p.html
[31] Voir le chapitre 1, *Je suis ému·e et je te haine.*
[32] Peyron, C, 2013, *Comment j'ai détesté les maths*, http://sciencespourtous.univ-lyon1.fr/maths-pourquoi-tant-de-haine/

d'importantes souffrances pour une partie non négligeable de collégien·nes et de lycéen·nes. On retrouve encore ce genre de propos : « J'ai juste envie de mourir, si vous saviez comme je hais les maths », « les maths ça pue ça sert à quoi ? » « Ça me fout la rage, j'ai trop de colère oh mon Dieu ! je déteste tellement les maths ». Les prises de parole passent à la fois par l'expression des émotions extrêmes et par l'évocation à l'odeur « ça pue » c'est-à-dire à la personnification au corps constitué des mathématiques.
De plus, l'enseignement des mathématiques à travers la réforme profonde qu'il a connu dans les années 70, repose sur un programme qui est devenu, de l'aveu même d'un enseignant de cette matière trop aride, trop « sévère » et trop « abstrait », « tournés sur des objets qui seraient indépendants des êtres humains »[34]. Et, comme dans l'extrait ci-dessous, c'est précisément cette absence d'ancrage à l'humanité que déplorent les filles dans les entretiens en dénonçant la violence que constitue pour elles la matière au point de produire à son encontre un discours haineux.

> mon rapport aux maths euh: … c'est un peu euh: une relation euh … difficile. Euh… un petit peu de haine je pense… que les maths m'aiment pas j'aime pas les maths (rire). donc euh. donc voilà euh. euh c'est en fait c'est euh une relation un peu d'incompréhension. je pense. de: j'ai jamais compris. et euh. et je me disais j'y arriverais pas. je je comprendrais jamais. donc ça sert à rien… et euh:… et je pense que euh c'est un peu c'est devenu de la… pas de la… ouais proche de la haine. […] quand j'étais en primaire c'était un petit peu:… de l'incompréhension. je comprenais pas. et au collège ça s'est transformé en euh…de la haine

Avant d'en vouloir aux personnes comme nous allons le développer, du côté de l'écriture inclusive, on trouve, aussi de nombreuses attaques, actes de condamnation, constitutifs du discours de haine : « L'écriture inclusive, nouvelle fabrique des crétins », « écriture inclusive un outil d'exclusion », « j'ai vingt ans je pense que l'écriture inclusive c'est de la merde », « l'écriture inclusive pour mieux assassiner la langue française, » etc. Voilà, pêle-mêle, quelques extraits des très nombreux commentaires et citations ou encore titrailles issues du net à propos de l'écriture inclusive, suite à la publication en septembre 2017, d'un article dans Le Figaro pointant du doigt un manuel rédigé en cette graphie[35].
Ainsi, les interventions violentes prennent différentes formes. La personnification de la langue et de ses composantes (le mot, l'orthographe, etc.) permet d'une part, selon une vision biologique, de considérer les mots comme vivants d'autre part de légitimer des attitudes protectrices, aimantes mais qui comprend aussi dès lors les attitudes inverses de rejet, de dégoût, de haine. Il en résulte aussi des réactions corporelles et un appel aux différents sens : il y a des « mots moches », des « mots qui puent », des « mots qui blessent », des mots qui heurtent « l'œil et l'oreille ». Cette corporalisation de la langue permet de développer la métaphore de l'agression (comme on pourrait le faire à l'égard d'un être vivant) et donc de justifier la riposte verbale violente. La corporalisation explique aussi l'emploi d'une figure violente longtemps passée inaperçue : le fait que les écrivain·es violent la langue. Cette métaphore a été utilisée dans le domaine de la traductologie sans faire de vague, même si aujourd'hui elle est dénoncée « je constate que la traduction est souvent pensée par les théoriciens à l'aide d'une terminologie, et plus exactement d'analogies, comparant la pratique de la traduction à des rapports sexuels ou sexués, de configurations multiples, mais faisant singulièrement la part belle au comportement féminin – de la femme/langue violée à la

---

[33] Villani, C et Torossian, C, 2018, *21 mesures pour l'enseignement des mathématiques*, Rapport remis au Ministère de l'Éducation Nationale.
[34] Sauvageot, F, extrait du film *Comment j'ai détesté les maths*, réalisateur O. Peyron, 2013, 43':13''
[35] http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2017/09/22/01016-20170922ARTFIG00300-un-manuel-scolaire-ecrit-a-la-sauce-feministe.php

femme-traduction infidèle »[36]. La pathologisation découle encore de cette corporalisation : on parle de malaise linguistique, de langue malade. Jean-Claude Chevalier[37] écrivait avec humour : « La langue est malade, sortez les clystères. ». La violence s'exprime également par le recours à un vocabulaire hyperbolique et catastrophiste, registre guerrier, registre de la maladie, registre de la décadence : « cette langue française qu'on assassine », « arrêtons le massacre de la langue française », « crimes linguistiques »[38]. Phénomène qui a été activé avec le confinement face au Covid-19, à travers l'expression même d'une orthographe malade, quand le baccalauréat 2020 signerait un niveau faible « tro contan d'avoir u mon Bak en 2020 !!! – Kevin 18 ans ».

Plus avant, l'écriture inclusive est présentée comme un projet politique menaçant la liberté d'expression et la démocratie : le très controversé philosophe Raphael Enthoven emploie l'expression de « négationnisme vertueux »[39] à son égard, l'Hebdo *Marianne* la classe parmi les nouveaux censeurs[40] et *Valeurs actuelles* en fait l'un des fers de lance de « l'inquisition » et de la « terreur féministe »[41].

De la haine de l'objet à la haine sexuée

Ces tensions, mal-être et polémiques autour d'objets sensibles vont glisser parfois subtilement sur le rejet des personnes, notamment sur la disqualification des femmes. On va donc passer du conflit d'objet au conflit de personnes[42]. Comment se manifestent ces attaques faites aux femmes dans des formes de sexisme ?

La disqualification des femmes

Pour les mathématiques, si la haine à l'égard de cette discipline ne vise pas directement les femmes, on s'aperçoit que cet objet toutefois les dévalorise. L'analyse du film *Comment j'ai détesté les maths*[43] révèle que les hommes s'expriment trois fois plus que les femmes. Et la majorité d'entre elles le font pour dire leur désaffection pour la matière. Par ailleurs le temps de prise de parole des hommes y est neuf fois plus élevé que celui des femmes. Une fois encore la parole et la présence des femmes y sont minimisées. Les notes obtenues par les élèves matérialisent aussi cette rupture avec la matière. L'analyse d'une cinquantaine de bulletins scolaires et de relevés de notes avant les conseils des deux classes de seconde que nous avons suivies, révèlent que c'est précisément en mathématiques (parfois aussi en physique) que les notes descendent le plus bas en regard des autres matières. Si parmi les garçons que nous avons interrogés, la réception de très mauvaises notes faisait place parfois à l'incompréhension, ils semblent moins affectés que les filles dans la même situation, car ces évaluations avaient sur elles un effet dévastateur et les plongeaient dans un état de sidération. Ainsi pour atténuer l'impact de très mauvaises notes sur eux, les garçons avancent des

---

36 Placial, C, 2014, « Du danger de certaines analogies en traductologie (sur les belles infidèles et le viol de la langue) », *L'esprit des langues,* https://languesdefeu.hypotheses.org/686

37 Chevalier, J.C, 2010, « Le génie de la langue française », *Modèles linguistiques*, https://journals.openedition.org/ml/423

38 https://www.lepoint.fr/societe/arretons-le-massacre-de-la-langue-francaise-24-09-2014-1865959_23.php

39 https://www.huffingtonpost.fr/2017/09/26/pour-raphael-enthoven-lecriture-inclusive-releve-du-negationnisme-vertueux_a_23223168/

40 https://www.europe1.fr/emissions/La-revue-de-presse/a-la-une-haro-sur-la-censure-3508457

41 https://www.valeursactuelles.com/societe/en-couverture-la-nouvelle-terreur-feministe-106982

42 Laforest, M et Moïse, C, 2013, « Entre reproche et insulte, comment définir les actes de condamnation », dans Fracchiolla, B, Moïse, C, Romain, C et Auger N (dir.), *Violences verbales. Analyses, enjeux et perspectives*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, pages 85-105.

43 Peyron, O, 2013, *Comment j'ai détesté les maths*, op.cit.

explications relatives à leur comportement qu'ils jugent inadaptés. Ces notes calamiteuses sont alors vécues comme une sanction à leurs agissements inadaptés, et non à leurs capacités dans la matière elle-même. Pour les filles les notes désastreuses qu'elles ont obtenues sont vécues comme une sanction face à l'impossibilité d'accéder au sens qu'elles n'ont pu maîtriser, malgré le travail fourni (jugé considérable). Ce constat engendre un rapport aux mathématiques plus douloureux encore. Elles sont d'ailleurs plus nombreuses que les garçons à placer les mauvaises notes comme une des causes principales de leur incompétences et donc de leur désaffection pour les mathématiques, comme montrent les extraits ci-dessous.

1) je suis arrivée en première. on a fait un premier contrôle j'ai eu un et demi. et j'ai pas du tout compris pourquoi
2) après je sais pas pourquoi mais tous les contrôles qu'on a faits j'ai toujours eu des mauvaises notes et j'ai jamais rien compris
3) j'avais à peu près quatre de moyenne euh. au: lycée (rire)
4) mais ça faisait toujours mal quand j'avais des mauvaises notes
5) la moyenne de classe devait être à 6 moi je devais être à (soupir) 2 ou 3 de moyenne
6) franchement j'ai eu cinq de moyenne pendant tout mon lycée en maths alors que en troisième j'avais quinze seize enfin il s'est passé un truc quand même j'ai pas compris
7) j'ai eu la pire moyenne en 6e/ euh je suis arrivée j'ai eu euh… 3 de moyenne. donc euh c'est quand même euh (rires) très très bas.

La haine genrée

Du point de vue de l'écriture inclusive, les femmes vont être les premières touchées par les propos haineux. Sur la question de la féminisation, Claudie Baudino[44] retrace ce qu'elle nomme « la controverse sur la féminisation » en 1984[45] rappelant la mobilisation contre deux grands intellectuels français par ailleurs académiciens, Georges Dumézil et Claude Levi-Strauss, notamment contre le travail sur la féminisation menée par la chercheure Anne-Marie Houdebine, qui aboutira à la circulaire Fabius en 1986. Elle rappelle également la discussion à l'époque entre l'emploi générique masculin considéré comme neutre pour englober les femmes (*les visiteurs, les navetteurs, les victimes*) et la volonté de parité et de visibilisation des femmes (la mise au féminin marqué qui, de façon performative, rend visible la présence ou l'absence de femmes dans certaines fonctions). Elle insiste sur la violence des réactions, dont l'analyse permet de mesurer *a contrario* de ses détracteur·trices l'importance de la langue comme outil politique. Citons pour mémoire des interventions contre les femmes largement médiatisées à l'époque, forme de disqualification : « Elles sont étranges, ces dames ! Elles gémissent ou glapissent, à longueur de législature qu'elles sont insuffisamment représentées dans la vie publique » raillait Maurice Druon dans son célèbre article-pamphlet ; « Au secours voilà la clitocratie » avait titré Jean Dutourd à la une de France Soir lors des débats entre 1984 et 1986.
Cette virulence déjà constatée dans les années quatre-vingt, nonante est régulièrement réactivée dans le cadre de la féminisation aujourd'hui. On peut citer par exemple l'article du journaliste et écrivain Frédéric Beigbeder intitulé « mon premier article réac » sur le mot « écrivaine »[46]. L'écrivain s'y déclare « horrifié » par l'« horrible appellation », plus avant

[44] Baudino, C, 2006, « De la féminisation des noms à la parité : réflexion sur l'enjeu politique d'un usage linguistique », *Ela. Études de linguistique appliquée*, 2006/2, n° 142, pages 187-200, https://www.cairn.info/revue-ela-2006-2-page-187.htm
[45] « La controverse sur la féminisation des noms est déclenchée en 1984 par la création d'une commission de terminologie chargée de former ou de remettre en usage les féminins de noms de métier, fonction, grade ou titre » (Baudino, C, 2006, op. cit.)
[46] Beigbeider, F, 2005, « Mon premier article réac », *Magazine Lire*, numéro 332, page 10.

qualifiée d' « immonde », et explique une réaction de type « physique ». Lorsqu'il tente d'objectiver sa position, il en réfère à l'Académie française, très masculine, qui n'accepte pas la féminisation. Mais plus généralement cette virulence s'exprime dans les débats publics sur la langue et notamment à travers les différentes tentatives de réformes depuis…1901, de la grammaire : l'affaire dite du prédicat en 2017[47], et enfin de l'écriture inclusive.

Par ailleurs, la toile a ouvert l'accès à l'écrit et le sollicite en permanence, de prime abord sans contrôle des compétences. En effet, tout le monde peut écrire une petite annonce, participer à un forum de discussion, poster un statut sur Facebook ou Twitter... Pour ce qui concerne l'écriture inclusive, elle a polarisé les débats via les médias numériques et les réseaux sociaux et a fait l'objet de nombreuses attaques. Ce fut d'abord les critiques des linguistes-grammairiens qui la fustigeaient au nom de la norme et de la raison de la langue comme on a pu le lire sous la plume de la linguiste Danielle Manesse[48] qui a utilisé une dénomination classiste pour désigner les défenseur·ses du point médian : « la caste lettrée ». On trouve ensuite les termes dévalorisants classiques : « ça pique les yeux », « c'est de la merde », « cette dégénérescence », « charcuter la langue ». Mais les réactions sur les réseaux sociaux sont rapidement passées du dédain à la colère et à l'insulte sexiste et homophobe comme le montrent ces quelques extraits d'insultes reçues lors de posts défendant l'écriture inclusive ou la pratiquant : « féministes hystériques », « lesbiennes radicales », « castratrices avec des figures de mec »…On retiendra aussi, en contrepoint du « grammar nazi » la figure de « la féminist nazi », symbolisant un féminisme « totalitaire », « liberticide » et dont l'écriture inclusive serait l'expression.

Comme le combat pour l'écriture inclusive rencontre une problématique sociale, celui de la place des femmes dans la société et, au-delà et souvent peu entendue, celle des personnes non-binaires et d'une partie de la communauté LGBTQI+, il semble que les insultes à l'égard de l'écriture inclusive aient souvent glissé vers le sexisme, l'homophobie, la lesbophobie et la transphobie à l'égard de la personne qui a proposé d'écrire en écriture inclusive[49]. Pascal Bruckner franchit le pas de la critique politique vers le lexique de l'insulte sexiste et homophobe, lesbophobe, transphobe : « Je suis totalement contre, pour moi c'est un mélange de crétinisme et de totalitarisme […] L'écriture inclusive concerne les catégories suivantes : LGGBDTTTIQQAAPP, c'est-à-dire lesbienne, gay, gender-queer, bisexuel, demi-sexuel, transgenre […] et ils ont oublié les onanistes, les fétichistes et les pédophiles, on ne voit pas pourquoi ils seraient exclus »[50].

Cependant, les divisions n'ont pas manqué non plus dans les champs des féministes et de la communauté *LGBTQI+*. On a pu lire à de nombreuses reprises le topos « je suis féministe mais contre l'écriture inclusive » ; et chez les théoriciens queer par exemple comme Sam Bourcier qui voit l'expression de la différence sexuelle qui serait marquée par l'écriture inclusive comme une réaffirmation du binarisme des genres et qui souhaite alors défendre la neutralisation via des innovations morphologiques : « L'utilisation du point médian n'est-elle pas, aussi, une défense et une illustration de la différence sexuelle qui nous corsète depuis le 17e siècle ? Biologisante, binaire, cette construction du masculin et du féminin antagonise les deux sexes au grand avantage du sexe fort à la Zemmour »[51].

---

[47] Rabatel, A, 2017, « Le prédicat : une question, et une « affaire », *Pratiques* [En ligne], http://journals.openedition.org/pratiques/3751

[48] https://ajeduc.wordpress.com/2017/11/20/daniele-manesse-lecriture-inclusive-ne-divise-pas-entre-droite-et-gauche/

[49] http://www.jeuxvideo.com/forums/42-51-55649891-2-0-1-0-un-article-de-jvc-en-ecriture-inclusive.htm

[50] https://www.20minutes.fr/television/2156011-20171023-video-politique-sujet-ecriture-inclusive-pascal-bruckner-associe-lgbt-pedophiles

[51] *L'Obs*, 9/11/2017.

Le rejet de soi-même

Il est surprenant aussi de voir combien les femmes peuvent reprendre à leur propres dépens cette haine genrée. Pour ce qui est des mathématiques, les jeunes femmes très majoritairement justifient la mise à distance avec la matière en raison de ce qu'elles considèrent être un manque de compétences et de capacité qui les plongent dans l'impossibilité de mobiliser la logique requise pour les maths. Une logique distincte de la leur et de ce qu'elles définissent comme du bon sens. Elles se sentent alors empêchées dans la manière de dérouler leur pensée au point de renoncer à entrer dans de nouveaux apprentissages, après avoir fourni tant d'efforts. Elles rentrent ainsi dans une spirale funeste que les pédagogues qualifient d'*'impuissance apprise*. Ces dernières emploient d'ailleurs des propos très sévères à l'encontre de leurs enseignant·es qu'elles jugent « incompétent·es » pour n'avoir pas su leur donner accès au sens. Alors que les garçons sont plus modérés à leur encontre excepté lorsqu'ils font état d'un sentiment de relégation de la part de certain·es professeur·es qui, selon eux, préféraient se consacrer aux bons élèves ou à ceux qui se destinaient à préparer un baccalauréat scientifique. En réaction à ce qu'ils vivaient comme une forme d'abandon de la part de leurs enseignant·es, certains garçons ont préféré jouer la carte de la confrontation avec eux et elles ce qui se traduisait par des comportements perturbateurs visant à entraver le déroulement des cours. Une façon de continuer à exister dans la classe par des attitudes qui pouvaient contribuer à sauver leur image, sinon à renforcer leur virilité. Globalement à travers les entretiens que nous avons réalisés, les filles, comme les garçons, mettent en avant des causes personnelles pour expliquer leur blocage avec les maths. Mais elles ne sont pas de même nature ; pour les garçons leur comportement perturbateur, leur manque de travail ou de sérieux sont mis à l'index. Une posture, qui selon eux aurait pu être corrigée s'ils avaient eu assez de maturité lors de leur passage dans le secondaire. Ils gardent ainsi un plus fort sentiment de contrôlabilité pour l'acquisition de nouvelles connaissances. De même, ils font davantage preuve de retenue lorsqu'ils évoquent leurs enseignants de mathématiques, prenant leur part de responsabilité dans leur échec. Pour les jeunes femmes, les causes avancées relèvent d'un manque de logique et de capacité à accéder au sens. Ces compétences qui leur feraient défaut sont autrement plus stigmatisantes et moins contrôlables car elles touchent au logos, à l'intelligence, et font redoutablement écho au discours de rejet à l'égard des femmes que produisaient d'éminents penseurs et pas moins « mathématchistes »[52] de tous poils jusqu'au siècle dernier. Ces attributions causales mises en avant par les jeunes interrogées sont de nature à renforcer les stéréotypes de genre à l'égard des mathématiques. Comme si les filles les avaient intériorisés au point de les reproduire elles-mêmes dans leur discours et de valider l'assignation genrée dont elles font les frais. Revient très souvent le sentiment d'être « nulle » dans une forme d'intégration du stigmate et de la dépréciation de soi, comme s'il s'agissait de retourner les discours sur la haine genrée :

> je me suis sentie vraiment nulle en fait j'ai eu des… des moments où je voyais je voyais mes amis qui… qui comprenaient des trucs ça avait l'air hyper simple pour eux et puis en fait moi je me disais mais t'es t'es bête t'es débile enfin euh:

Pour l'écriture inclusive, les femmes elles-mêmes sont très virulentes sur la féminisation comme une façon d'intégrer la domination. Ainsi cette internaute qui poste sur sa page Facebook : « Marre de ces féministes, cela devient risible et irritant, ex. une pompière, moche, c'est moche, une femme pompier d'accord, et pourquoi ce débat intéresse toujours des castratrices avec une tête de mec ? J'aime les queues moi mesdames ». Cette intervention est

[52] Soulé, V, 2013, {Xy} : « Ce ne sont pas les filles qui ne calculent pas les maths, mais les maths qui ne les calculent pas. La preuve par les manuels scolaires », *Liberation* (13/05/2013)

exemplaire car elle condense les stéréotypes langagiers (beauté, laideur des mots) et les stéréotypes sexistes (laideur des féministes, leur « haine » des hommes, l'assimilation féministe/homosexuelle). Les attaques peuvent également relever d'insultes traditionnelles comme dans le billet[53] de ce Christine Tsain : l'écriture inclusive, la nouvelle fabrique des crétin·es où l'autrice reprend le terme pétroleuse de façon négative pour les féministes défenseuses de l'écriture inclusive.

Le mouvement d'émancipation des années 1970 dans le monde occidental a permis la plus grande révolution des mœurs depuis des siècles, les femmes ont pu contrôler la procréation. Par la maîtrise de leur corps et de leur sexualité, elles se sont affranchies du désir masculin. Face à cette libération effective des corps féminins sous contrôle, diverses pensées dites féministes ont pu s'affirmer : défendre les femmes en tant qu'êtres humains dans leurs spécificités mais dans une pensée universaliste, au-delà des quotas et des discriminations positives[54] ; revaloriser la spécificité féminine, celle de l'éthique *care*, c'est-à-dire celle « des sentiments moraux des femmes qui constituent une ressource morale oubliée et qui pourrait renouveler la philosophie pratique »[55] ; en revenir à une abolition du genre, comme le revendiquent, de façon située face aux défis contemporains, les mouvements *queer*, *transféministe*, *intersectionel* dans les traces de Monique Wittig[56] qui posait, dans une conception marxiste matérialiste, l'hétérosexualité et la différence des sexes comme un système politique hégémonique de domination et contre lequel il fallait engager une lutte révolutionnaire pour abolir la binarité des genres.
Si, avec ces différentes prises de position féministes ou *queer*, les rapports de places se sont modifiés, les identités, les prises de parole se font entendre, du mouvement *MeToo* aux revendications LGBTQ+, les discours haineux sur le genre, en riposte, sont loin pourtant d'avoir disparu, au contraire même. Les oppositions peuvent être encore très frontales par des actes de condamnation mais aussi de façon plus détournée. Elles prennent forme autour de certains objets dénigrés, écriture inclusive ou mathématiques, qui par ricochet dévalorisent les femmes ou toute catégorie genrée.

---

[53] http://resistancerepublicaine.eu/2017/10/12/lecriture-inclusive-la-nouvelle-fabrique-des-cretin·e·s/

[54] Badinter, E, 1986, *L'un est l'autre. Des relations entre hommes et femmes*, Paris, Odile Jacob.
Badinter, E, 1992, *XY, De l'identité masculine*, Paris, Odile Jacob.

[55] Ce « féminisme naturaliste » s'appuie particulièrement sur la maternité et la grossesse, différence fondamentale entre les hommes et les femmes. On mesure aujourd'hui les effets incommensurables de cette échappée belle, quand la maternité choisie, voire imposée à l'homme, devient critère d'épanouissement et de distinction de genre. Elle deviendrait alors dans un effet de retournement quelque peu insolite la part revendiquée de la femme dans une prise de pouvoir contemporaine. Cette approche a été toutefois pervertie par une revendication autour des qualités « naturelles » des femmes, qui sous des allures de modernité est souvent mâtinée de couleurs misogynes. (Dorlin, E, 2008, *sexe, genre et sexaulités*, Paris, PUF, page 23).

[56] Wittig, M, 1969, *Les Guérillères*, Paris, Minuit.